Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 38 (1900)
Heft: 49

Artikel: Théâtre
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-198455

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

De là des chemins un peu glissants, et les tireurs qui tombaient étaient assez nombreux. Par-ci, par-là, les prix s'échappant de la poche, on voyait tantôt un service à découper, tantôt un service à salade miroiter le long des trottoirs.

Mais, chose étonnante, nul ne voulait attribuer, pour une bonne part tout au moins, ses pas chancelants, au petit blanc qu'il avait fait couler ; tous disaient en se relevant d'un ton colère : c'est ce tonnerre de verglas !

Au dernier rang, la lèvre souriante, suivait, notre ami Dégallier, chantant gaîment ce refrain :

Maltraitez mon argenterie,
On en fait chez moi tous les jours ;
J'aime cette plaisanterie :
Tombez, messieurs, tombez toujours !

* * *

A propos de vin, de vignes, et de vendanges dont nous avons parlé tout à l'heure, vous avez sans doute lu, dans tous nos journaux, une boutade relative au vignoble de Gollion, qui consistait à dire que lorsque la municipalité de l'endroit désirait savoir si la récolte était suffisamment mûre pour permettre l'ouverture de la vendange, elle procédait de la manière suivante : Un sac rempli de grappes de raisins était placé sur un char attelé de deux chevaux, le syndic s'asseyait sur le sac, puis partait au galop dans un chemin le plus raboteux possible Si, au retour, le fond de culottes du syndic était quelque peu humide, on pouvait vendanger

Un propriétaire de Gollion, M. Berney, nous paraît avoir pris la plaisanterie avec mauvaise humeur, car il écrivait à la *Feuille d'Avis* que cette histoire était née dans la cervelle féconde du rédacteur du *Conteur vaudois*, il y a une trentaine d'années. Peut-être a-t-il raison : il ne nous est pas possible de nous souvenir de tous les mensonges dont ce journal s'est rendu coupable durant cette longue période d'années.

Cependant M. Berney a tort de se plaindre de nous, car à cette boutade nous aurions pu ajouter celle de ce grain de raisin de Gollion, qui, certaine année, de dûre récolte, s'était planté si profondément dans la botte d'un cheval de grand prix, que la pauvre bête ne fut délivrée que par l'intervention de deux vétérinaires de Lausanne appelés en hâte par son propriétaire . . . . . .

. . . . . .

Ah ! messieurs, ne riez pas trop de Gollion, si Cossonay avait des vignes, nous en verrions bien d'autres !

Cela dit, messieurs, je termine pour ne pas abuser de votre patience et de votre grande amabilité. Il ne me reste qu'à vous convier à la gaîté, à vous prier de contribuer, les uns comme les autres, au succès de ce second acte dont nous gardons ordinairement le plus agréable souvenir. Vous faciliterez ainsi la tâche assez pénible d'un major de table qui ne va que clopin-clopant, mais qui boit de tout son cœur à votre santé, ainsi qu'à l'avenir de plus en plus prospère de la Société des carabiniers !

Le corbeau.

Avec la mauvaise saison, les corbeaux se rapprochent des lieux habités. On les voit sautiller gravement jusque dans les cours des fermes, pareils à des messieurs en frac qui iraient cloche-pied. Ils sont à la fois lugubres et plaisants. On les a regardé longtemps comme des oiseaux de mauvaise augure. Au dire des gens superstitieux, un combat entre corbeaux présage une guerre sanglante et prochaine. Jamais, nous affirmait un vieux paysan du Jorat, ils ne s'étaient autant querellés que durant l'hiver de 1869-1870 : ils devinaient que Napoléon III allait déclarer la guerre à la Prusse !

Leur approche des maisons, en automne, annonce la pluie, en hiver des giboulées Quand ils vont se coucher au crépuscule du côté nord, c'est un signe de prochain mauvais temps. Si l'un d'eux se perche, solitaire, sur le toit d'une habitation où se trouve un malade, on peut être certain que celui-ci ne passera pas l'année. En revanche, deux corbeaux croassant sur un toit annoncent un mariage plus ou moins rapproché, la maison n'ayant pour tout habitant qu'un célibataire endurci.

En domesticité, le corbeau est susceptible d'une certaine éducation. Il s'attache à celui qui le nourrit ; il accourt à sa voix On va même jusqu'à le dresser pour la chasse, mais il faut l'exciter, car il répugne à ce genre de sport.

M. Jacot, correspondant de la Société ornithologique de la Chaux-de-Fonds, en cite un qui faisait tourner une roue actionnant un tour destiné à façonner les chevilles de bois pour cordonniers. Ce corbeau sautait, dans la dite roue, d'un échelon à l'autre, et la faisait mouvoir des heures durant, sans manifester aucune fatigue.

Récemment, en Allemagne, on a essayé de remplacer les pigeons voyageurs par des corbeaux. Les premiers essais ont été satisfaisants. Amadoués par les ripailles de chair qu'on leur offrait au dressoir, les corbeaux y revenaient avec ponctualité, rapportant les messages dont on les avait chargés. La chose alla bien durant cet été. Mais depuis que les brumes d'automne ont ramené les troupes ordinaires de corbeaux migrateurs, on a constaté que le service des messageries allait de mal en pis : les corbeaux-facteurs ne rentraient plus au logis.

Voici ce qui se passait : Les corbeaux sauvages apercevant les corbeaux dressés, se précipitaient sur eux. Et, soit par la persuasion, soit par la violence, ils les retenaient au milieu d'eux. On a vu des messagers, qui se refusaient à lâcher le service, massacrés par leurs frères sauvages. Les autres préférant résigner leurs fonctions, plutôt que de perdre la vie, reprenaient leur libre existence et se promenaient de nouveau dans les champs, formant de ces grandes bandes que les Joratais appellent des *tenablie de ministres*.

Désillusion.

Lorsqu'il mit le pied hors de la gare de Genève, le gros Pierre-David se trouva tout de même un peu ébahi. Il avait beau être né natif du Pays-d'Enhaut, c'est-à-dire d'un pays où l'on ne s'étonne pas vite, il y avait bien trente ans qu'il n'était pas revenu *à la plaine*, et ma foi, ses yeux et ses oreilles n'étaient pas habitués à ce tintamarre et à cette activité.

Cependant il se remit bientôt et du pas lent et majestueux de quelqu'un qui a son pain assuré depuis longtemps, il descendit Cornavin.

Le gros Pierre-David ne voulait pas mourir avant de s'être accordé un petit voyage et il y avait longtempe que son ex-pupille Fréderi Blanc — un tout fin cordonnier — lui écrivait d'aller le trouver.

Au bout d'un moment Pierre-David s'aperçut qu'il avait déjà fait un bon bout de chemin et il pensa qu'il serait bon de s'orienter.

« Dites-voir, mossieu, dit-il à un passant, vous pourriez pas des fois me dire où reste Fréderi Blanc, le cordonnier ? »

Le passant haussa les épaules.

« Connais pas, fit-il brusquement, et il passa son chemin.

— Ça m'étonne pas, pensa Pierre-David. Il n'a pas l'air d'être du pays, celui-là. C'est sans doute un Anglais.

Et il s'adressa cette fois à un balayeur qui soulevait philosophiquement des nuages de poussière au nez des passants.

Il obtint la même réponse, agrémentée d'un sourire un peu moqueur.

Maintenant Pierre-David, un peu inquiet, ajoutait quelques explications :

« Vous savez bien, un tout fin cordonnier, qui est venu s'établir par Genève, il y a douze à quinze ans. Vous devez le connaître. »

« Tout de même », ajoutait-il, en lui-même, à chaque réponse négative, « faut-il qu'ils soient crouïes, ces gens de la ville. Faut pas veni me dire qu'ils ne connaissent pas Fréderi Blanc, un tant bon cordonnier, ou bien alors, Fréderi ne serait plus aussi bon. »

A la fin, il eut la chance de tomber sur un gendarme qui était de bonne humeur et qui lui conseilla de consulter le Bottin. Il lui aida même dans ses recherches, et fit tant et si bien, que trois quarts d'heure après, Pierre-David arrivait chez le filleul qui le reçut à bras ouverts.

Mais Pierre-David avait quelque chose sur le cœur, et quand les premiers épanchements furents calmés, il ne put pas s'empêcher de dire à son hôte :

« Mon pauvre Fréderi, quand tu étais par chez nous, tu passais pour un fin cordonnier, et tout le monde savait où tu restais. Ici, il me semble que tu dois avoir rudement *déperdu* ton métier ; on trouve pas une âme qui te connaisse !

THÉATRE. — Jeudi, on jouait *Les deux gosses ;* demain, dimanche, encore **Les deux gosses**. Allons-nous recommencer une de ces séries interminables, qu'il nous faut subir à chaque saison théâtrale, depuis quelques années ? Jadis, la direction s'en excusait sur l'indifférence du public pour le bon répertoire. Cette excuse n'existe plus aujourd'hui. M. Darcourt a heureusement d'autres éléments de recettes. Grâce à des interprètes excellents — comme nous n'en avions pas eu de longtemps — la bonne comédie a repris ; plus n'est besoin de recourir aux moyens extrêmes. — Ainsi donc, que les amateurs se hâtent, demain, dimanche, à 8 h., irrévocablement, dernière représentation du grand succès périodique : **Les deux gosses.**

Boutades.

Dans un gymnase de jeunes filles à la leçon d'histoire :

Le professeur : « Pouvez-vous me dire, mademoiselle, le nom du plus grand conquérant ? »

— Don Juan, monsieur.

Parmi les soupirants de Mlle Berlureau se trouve un jeune fonctionnaire atteint d'une calvitie aussi radicale que prématurée.

— N'est-ce pas qu'il est joli garçon ? demande à sa fille Berlureau, qui a pour lui une secrète préférence.

— Oh ! oui, papa, repond-elle malicieusement, il est même « crânement » beau !

La rédaction : L. Monnet et V. Favrat.

Le docteur HERMANN, d'Athènes (Grèce), écrit : « Les **Pilules hématogènes du docteur Vindevogel** m'ont toujours pleinement satisfait. Ce reconstituant est le plus efficace de tous ceux qui m'ont été soumis pour combattre avec certitude les divers cas d'anémie, de faiblesse et d'épuisement ».

125 pilules à fr. 4.50. — Dépôt dans toute pharmacie.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.

3, RUE PÉPINET, 3

AGENDAS DE BUREAUX

et Calendriers pour 1901.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.